

MARGUERITE QUEEN, FRANCE

DEUX FARCES INÉDITES
ATTRIBUÉES À LA REINE
MARGUERITE DE
NAVARRE

Queen Marguerite Marguerite Queen,
consort of Henry IV, King of France

**Deux farces inédites attribuées à
la reine Marguerite de Navarre**

«Public Domain»

Marguerite Queen, consort of Henry IV, King of France Q.

Deux farces inédites attribuées à la reine Marguerite de Navarre /
Q. Marguerite Queen, consort of Henry IV, King of France — «Public
Domain»,

Содержание

INTRODUCTION	5
LA FILLE ABHORRANT MARIAGE	8
Конец ознакомительного фрагмента.	9

King of Navarre consort of Henry II Queen Marguerite Deux farces inédites attribuées à la reine Marguerite de Navarre / La fille abhorrant marriage—la vierge repentie—1538

INTRODUCTION

Tout brillants qu'aient été les écrivains du siècle de Louis XIV, leur plus grande gloire est d'avoir donné le dernier coup de lime à ce beau style que leur avaient transmis leurs ancêtres. Le siècle suivant laissa la forme éclatante pour les grandes pensées; le nôtre, éclectique de sa nature, a cherché à concilier les efforts de ses prédécesseurs, en couvrant de dehors pompeux des conceptions profondes et hardies: il a péniblement gravi les sentiers qui le conduisaient à sa ruine. On attend une régénération, et nous n'en voyons la possibilité qu'en se retrem pant aux sources vives de notre littérature. Comment! les œuvres qui ont formé les La Fontaine, les Corneille, les Racine, les Pascal, les Molière, seraient-elles destinées à n'enfanter plus que des pygmées¹? Les fantaisistes de nos jours, en ne demandant qu'à eux-mêmes leurs inspirations, n'ont malheureusement rien produit; malgré cette impuissance, chacune de leurs œuvres, ils le proclament, est une Minerve sortie tout armée de leur cerveau. Ils n'ont été les élèves de personne, et ils veulent être les maîtres de tout le monde; mais plus ils écrivent, plus l'isolement se fait autour d'eux, et l'école toute-puissante par laquelle ils se croyaient vénérés, s'évanouit peu à peu et disparaît comme un songe.

Diogènes du dix-neuvième siècle, qui promenez partout votre lanterne pour trouver un homme, qui rencontrez-vous? À peine une ou deux figures où brille un rayon du feu sacré. Les autres, sans expression, aux yeux incapables de fixer le ciel, portent les stigmates des races dégénérées.

Où sont les littérateurs?

Sont-ils dans ces feuilletons qui réimpriment en français de fantaisie mille anecdotes extraites de mauvais romans anglais ou français des deux derniers siècles? Si de patientes statistiques avaient relevé le nombre de romans parus, depuis qu'un livre a pu prendre ce nom, quel effroyable chiffre aurions-nous sous les yeux! En vérité, je le répète, les romans d'aujourd'hui sont faits, pour la plupart, avec des matériaux empruntés à ces romans d'autrefois, que leurs plagiaires ont raison de regarder comme oubliés à jamais dans les rayons poudreux des bibliothèques.

Sont-ils dans ces livres de critique remplis de nouvelles observations qui ne courent le monde que depuis deux cents ans; car si les romans abondent, que dirons-nous des journaux? Et pourtant ils n'étaient point connus avant 1600; moins de 150 ans après, leur nombre, en France seulement, s'élevait à dix mille volumes. Si l'on pense de combien d'observations, de faits, ces volumes sont remplis, l'imagination s'effraie; mais depuis 1750, erreur de ce calcul, cent mille volumes sont venus s'ajouter aux dix mille autres? Qui voudrait se charger de compter les répétitions, les plagiat s? Ce travail, la vie entière de bien des gens ne suffirait pas à l'accomplir.

Pour arriver au théâtre, qui doit m'occuper particulièrement, la littérature s'y est-elle réfugiée? Moins qu'autre part! Où puisent les auteurs du jour? Dans le répertoire des lazzis du théâtre italien, tissu de bons mots dont on a tant usé qu'il n'en reste plus que la trame; il n'est pas jusqu'à la première

¹ Nous avons, à notre grand étonnement, retrouvé cette opinion dans Gérard de Nerval: *Bohème galante* (1 vol. in-12, 1856). Voyez le chapitre intitulé: *Les poètes au seizième siècle*, p. 17.

scène française qui ne nous ait offert plusieurs douzaines de ces niaiseries bouffonneries. Espérons que le goût public finira par se lasser, et exiger des écrivains qu'il enrichisse des conceptions plus morales, plus spirituelles, et surtout mieux écrites; c'est aujourd'hui, plus que jamais, que le mot du courtisan est vrai.

- Comte ***, avez-vous été voir la pièce en vogue?
- Sire, je me suis abstenu.
- Comment! une œuvre pleine de patriotisme! Vous n'êtes donc pas Français?
- Plût à Dieu! Sire, que l'auteur fût aussi Français que moi!

Il est temps de donner à la littérature dramatique une impulsion véritablement littéraire, si l'on ne veut pas la voir tomber en peu de temps dans une déplorable décadence. Les vingt années qui viennent de s'écouler, à l'exception de quelques œuvres qui surnagent, n'ont produit que toutes choses indignes de fixer les regards de la postérité.

C'est d'une étude approfondie de nos anciens écrivains que sortira la révolution attendue, et cette étude, il y a longtemps que notre siècle a eu la gloire de la provoquer. Jamais l'enseignement historique et les travaux qu'il enfante n'ont été plus encouragés par le gouvernement, par le public; jamais les littérateurs de genres divers ne s'étaient engagés plus courageusement dans cette voie, n'avaient plus longtemps persévéré à la suivre; il n'est pas jusqu'aux philosophes, jusqu'aux poètes, qui n'aient déserté les champs de l'observation et de la pensée pour saisir la plume sobre de l'annaliste, et disputer au temps quelques monuments des siècles passés.

Une chose pénible à constater, c'est que le théâtre seul soit resté en dehors du mouvement et n'ait pas produit d'historiens: la pente sur laquelle sont emportés les auteurs dramatiques est-elle si rapide qu'elle ne leur permette pas de s'arrêter un instant pour regarder en arrière et s'inquiéter un peu de ce qu'ont fait leurs aïeux, de ce qu'ils ont pensé, de ce qu'ils ont écrit? Rien! Par la faute de cette indifférence coupable, des étrangers ont été contraints de prendre la plume, et leur manque de pratique, s'il n'a pas fait échouer leurs travaux, leur a, au moins, imprimé un cachet fâcheux de provisoire, et dès leur frontispice, on lit: édifice éphémère que désavouera l'avenir.

Pour écrire l'histoire complète du théâtre, il faudra les soins d'un dramaturge: tout autre écrivain marchera sans cesse à côté de la question, et, fût-il le meilleur des Aristarques, je lui conteste le droit de s'ériger en juge absolu de plusieurs siècles dramatiques, s'il n'a pas lui-même pratiqué les lois auxquelles il prétend les soumettre.

Des précédents d'une certaine valeur viennent à l'appui de ce que j'avance. On possède une ou deux histoires des petits théâtres de Paris; des vaudevillistes les ont signées, et la principale est écrite par Brazier, le plus fécond des auteurs qui aient travaillé pour eux.

L'histoire du théâtre français, par les Parfaits, a pour défaut principal leur manque de pratique, et ils ne se seraient pas prononcés, comme ils l'ont fait en beaucoup de cas, s'ils avaient été autre chose que de simples compilateurs.

Mais, me direz-vous, si les auteurs dramatiques ont si peu de souci pour leur histoire, quelle récompense obtiendrait de son travail celui d'entre eux qui l'écrirait?

Aucune à l'instant, je dois le reconnaître; il en serait réduit à compter sur la gratitude fort aléatoire de la postérité.

C'est à ceux pour qui l'histoire partielle du théâtre a des charmes, de tâcher, en la faisant aimer, d'avancer le terme de cette gratitude.

Et d'abord, faisons connaître les œuvres anciennes et leurs auteurs, et montrons l'avantage qu'il y aurait à posséder un fil d'Ariane pour se guider dans ce dédale encore inexploré de l'art dramatique, tel qu'il était conçu sur tout le globe au moyen âge.

On a si peu fait! Il reste tant à faire! Pendant que l'on voit de toutes parts les publications littéraires des siècles anciens, poésies, romans, contes, facéties, remises au jour, en fort grand nombre,

et agréés avec empressement par le public; c'est à peine s'il a paru deux cent cinquante mystères, farces ou moralités²!

À quoi attribuer l'indifférence de la foule, même des auteurs? n'est-ce pas à une sottise prévention?

Essayons de montrer que l'on se trompe si l'on croit ne rencontrer dans ces pièces que d'informes canevas sans action, sans style.

Je publierai successivement et les nombreuses observations que j'ai recueillies sur nos anciens dramaturges, et celles de leurs œuvres restées inédites qui me paraîtront le plus remarquables.

Je commence par deux farces, que je ne craindrais pas de décorer du nom de comédies, si le grand siècle ne se l'était pas exclusivement réservé pour ces œuvres comiques, dont il a emporté avec lui le secret.

On trouvera dans la *Fille abhorrant mariaige*, et dans la *Vierge repentie*, un sentiment exquis, un goût sûr, une portée philosophique et religieuse.

Ces farces, – ces comédies, si l'on veut, – ne portent pas le nom de leur auteur: est-ce à dire qu'il soit impossible à trouver? La manière d'écrire ne trahit-elle pas mieux quelquefois son homme qu'une signature, voire la plus authentique.

Ma foi, tout bien pesé, nous hasardons notre opinion, nous disons: Ces productions, à cause de l'esprit qui y règne, de la place où nous les avons rencontrées³, de leur style exceptionnel, nous ont paru se rapprocher des œuvres de la sœur de François I^{er}, la célèbre Marguerite d'Angoulême.

Telle est la supposition que nous autorise à faire la grande quantité de pièces aujourd'hui perdues, dont on sait que cette princesse est l'auteur. Les nôtres portent justement la date de 1538, époque à laquelle florissait son théâtre, florissaient les troupes d'histriens qui le représentaient. Nous traiterons ce sujet ailleurs et plus longuement, et nous examinerons les chances de vérité que notre hypothèse peut offrir⁴.

On remarquera que la mise en scène n'est pas développée; c'était l'usage habituel de ces temps, et d'ailleurs on la retrouve indiquée sommairement par le récit, d'après les lois de l'ancienne poétique.

Dans ces deux farces, la vérité, le naturel des caractères sont observés avec grand soin. Catherine ne cesse pas d'être une naïve et simple enfant de dix-sept ans, Clément un amoureux timide, malgré sa loquacité de Mentor; c'est l'homme sage des comédies du dix-septième siècle, c'est presque l'amoureux des pièces de Marivaux. Ses mille détours ne sont que pour arriver à formuler ou à provoquer un aveu, et les deux farces se terminent avant qu'il ait osé ouvrir la bouche, au moment peut-être où il allait le faire.

Le second de ces ouvrages est la suite du premier: il est aussi clairement écrit, et d'une façon beaucoup moins prolix. À ceux qui savent la grossièreté habituelle de ces temps, il est de toute évidence que ni l'un ni l'autre n'ont été composés pour une plèbe soldatesque et avinée, mais pour des goûts épurés d'une cour lettrée et non encore gâtée par les écarts des muses de la pléiade.

Mais brisons là.

C'est comme enseignement littéraire et dramatique que nous offrons la *Fille abhorrant mariaige* et la *Vierge repentie* à la méditation des lecteurs.

S'ils y trouvent quelque plaisir, s'ils en retirent quelque profit, d'autres publications analogues sont prêtes, qui leur seront successivement communiquées.

Louis Lacour.

² Consultez le catalogue de la *Bibliothèque elzevirienne*, dont l'éditeur, M. Jannet, a si bien mérité des lettres; et encore l'ouvrage suivant: *Théâtre français au moyen âge, publié par Monmerqué et Francisque Michel*. – Paris, Didot, 1839, 1 vol. in-4^o.

³ Quoique ces deux farces soient foncièrement religieuses et morales; elles contiennent plus d'une pointe contre l'état monastique, dont les abus se faisaient alors vivement sentir; elles se trouvent au milieu d'un certain nombre de poésies huguenotes du bon Marot, dans un recueil commencé en 1536 par un nommé Julyot, que je soupçonne fort d'avoir partagé les croyances nouvelles.

⁴ Voyez page 35, note 15.

LA FILLE ABHORRANT MARIAIGE

À DEUX PERSONNAIGES

CLÉMENT ET CATHERINE

CLÉMENT *commence*

Bien aise suis de veoir la fin
Du soupper, Catherine, affin
D'aller se pourmener ensemble;
Car, veu la saison, il me semble
Qu'il n'est chose plus délectable.

CATHERINE

Je vieillissois aussi à table,
Et si m'ennuyois d'estre assise.

CLÉMENT

Qu'il faict beau temps quand je m'advise:

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.